
M A N U S C R I T

L'ILE DE L'ORIENT

de

Traduit du portugais par Pierre Légglise-Costa

cote : POR92D190

Date/année d'écriture de la pièce : 1989

Date/année de traduction de la pièce : 1992

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

L'ILE D'ORIENT

de Mario Claudio

Personnages: Quatre Comédiens
Vasco da Gama
Un Chanteur
Une Chanteuse
Leonardo
Nymphe/Ame
Aurore/Espérance
Céphyse/Lièvre/Foi
Zéphyr/Cygne/Tempérance
Cloris/Gazelle/Humilité
Pomone/Corbeau/Charité
Philomelle/Force
Daphné/Chasteté

Un enfant noir, un couple de danseurs indiens,
quatre marins.

PROLOGUE

QUATRE COMEDIENS (alternativement)

Vous entendrez parler de mon île, elle est au centre du Monde, pour que les étoiles se croisent et les vents se rencontrent. Personne ne saura vous dire, car personne ne connaît ce polyèdre cristallin de lumière réfractée, dans l'écume des vagues, s'il est midi ou si la lune est pleine. Là, les marins imprévoyants, surpris par les vents soudains, se réfugient, car elle est ronde et dorée à l'image de la paix qui l'habite. Ainsi, les chanceux se dédommagent-ils des travaux qui les firent souffrir, au plus profond de l'obscurité de leurs peurs, jusqu'à ce qu'ils se découvrent tout nus, l'île reigning au coeur de l'inquiétude. Vous entendrez donc parler de mon île, elle est au centre du Monde.

RIDEAU

ACTE I

(Scène représentant une plage insulaire. Entre Vasco da Gama, sous un baldaquin de velours rouge porté par un enfant noir, accompagné d'un couple de danseurs indiens, suivi par quatre marins. Au loin: vent et éclairs)

VASCO DA GAMA (applaudissant, une fois achevée la danse riche en cabrioles du couple de danseurs indiens) - Amis, vous dirai-je que c'est ici que s'achève ou commence le voyage? Je vous conduisis à cette île, qui, je crois, n'existe pas puisque je ne l'ai vue sur aucune carte, même sur celles que je cache dans un recoin de ma cabine de la caravelle amirale. Ici je vous conduisis, avec toute la flotte des Indes, pour que, par vous-mêmes, vous découvriessiez quel mystère est donné au Monde et au Portugal. On vous racontera que les dieux nous transportèrent à cet endroit, mais ce fut l'existence, la vôtre et la mienne, qui produisirent un tel effet. Écoutons les voix et, amis, embarquons avec elles.

(Il applaudit, à nouveau. Il sort, avec sa suite, les pas étouffés par le râle de la tempête marine)

(Graduellement, voilà que le fracas de la bourrasque décroît. Entre Leonardo, portant une très large cape de castor noir, un énorme coussin de broccart en soie et en or sous le bras. Il s'installe pour dormir, enveloppé dans sa cape et s'endort, enfin. De l'intérieur de sa cape apparaît la Nymphé, elle fait le tour de la scène en courant, s'arrête en son milieu dans un grand et strident éclat de rire tandis que les Quatre Comédiens qui n'ont pas quitté la scène, ainsi qu'Un Chanteur et Une Chanteuse qui entrent, récitent maintenant.)

Leonardo, soldat de bonne humeur,
Astucieux, cavalier, et amoureux.
Fatigué, courant. Attends, je veux voir.
"Tra la spiga e la man qual muro è messo?"
Ne me fuis pas. Combien t'ai-je désiré.
Tu emportes mon coeur, que j'avais libre,
Qui fond tout entier en pur amour.

(Les Quatre Comédiens, le Chanteur et la Chanteuse sortent).

NYPHE - Deux lunes s'en allèrent déjà depuis votre arrivée et vous ne me voyez toujours pas, ô gens impies. De ce sein endormi, Leonardo, nom étrange de fauve qui aurait épousé une fleur, j'épie vos allées et venues, créatures amantes de la souffrance, sur ces sables et dans ces forêts, là où la douleur ne parvint jamais. Je sais bien quel long voyage vous fîtes, comme si

l'univers entier vous appartenait, quelles merveilles emplirent vos yeux, bien avant que sur le visage salé par la mer, les larmes ne coulent comme toujours, argent et musc et ivoire et cannelle, et camphre et anil et perles et ambre, et encens et poivre et rubis et ébène. M'entends-tu, Leonardo?

LEONARDO (parlant dans son sommeil) - Par trois fois quinze fois, ah, quand j'étais petit je connus le visage et le goût de la mort. Elle avait la face immonde et verte, comme une algue rongée, et sa liqueur griffait les veines de ma gorge. Je criais "Aux armes" et personne, personne ne m'écoutait. Derrière cet épais brouillard les compagnons s'avançaient, si lourds dans leurs cuirasses qu'on n'entendait alentours que le vacarme qu'ils faisaient.

NYMPHE -On me raconta encore, et dis-moi si je mens, qu'une colombe immaculée, à cet instant même où le sang souillait vos lames et vos mains, se blotissait en tremblant dans ton coeur. Et qu'elle s'appelait Margarida, ou Leonora, ou Raquel, et qu'elle échangeait avec toi des mots anciens entendus au bord d'une certaine fontaine, ou sur les chemins d'un domaine, "las, amour de cette vie", "petit garçon écervelé", "ne t'éloigne pas tout de suite". T'en souviens-tu, Leonardo, est-ce bien vrai?

LEONARDO (parlant dans son sommeil) - Mon Capitaine, mes mains sont pures de tout crime, et pourtant je subis mil tourments sur la côte d'Afrique, à apprendre comment on forge un infortuné du Portugal. Et sachez, Monsieur, que je ne tuai point, ni ne reçus, en mon nom, d'autres nouvelles que celles que me donne une prière à Jésus Christ, que Votre nom soit sanctifié, que Votre règne arrive, que Votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel. Donnez-nous notre pain...

NYMPHE (riant) - Leornado, Leonardo, que vois-tu?

LEORNARDO (parlant dans son sommeil) - Que l'obscurité se fait dans les plis de ma cape. Les processions de la Semaine Sainte sortent, avec un choeur de pénitents, et tous vont à la recherche de ce qu'ils ne trouvent plus, s'arrachant les cheveux et fustigeant leurs chairs, ah, Portugal de ma douleur, ah, nation que je porte partout en fardeau sur mon coeur de marin.

NYMPHE - Ne te tourmente plus, car c'est pour te secourir que je fus créée. Il n'y a pas que des cauchemars qui se cachent dans les plis de ta cape, dors en elle, reposé, et un mot, à nul autre pareil, viendra effleurer tes lèvres, comme la saveur des mûres qu'enfant tu mangeais. Dors, dors, Leonardo.

LEONARDO (parlant dans son sommeil) - Et le petit château s'effondra comme un jeu de cartes. Derrière lui, le Samorin se dressa, montrant de son ongle verni de vert-de-gris nos caravelles. Un tigre, un tigre gigantesque, sorti des bambous embourbés dans les vases du fleuve, envahit les ruelles et se mit à dévorer, parmi les hurlements et les pleurs, les tripes répandus de ces pauvres frères. Ah, hélas.
(il se réveille dans un grand sursaut)

C'était un tigre vert et or
Qui brillait en un grand feu
D'améthystes tel un trésor
Dans une nuit noire et bleue

(La Nympe s'enfuit rapidement et se réfugie à l'intérieur de la cape qui reste abandonnée sur la plage)

LEONARDO (se redressant) - Une île, une île sans aucun doute. Mais celle que je vois, avec son drap de sables et sa couronne d'écueils, ou bien celle que je connus, il y a peu encore, dans mon sommeil, là où les continents et les vents, les constellations et les océans se réunissent, enfin? Holà des navires, quelles nouvelles m'apporterez-vous du pays, si lointain et si proche, qu'on ne découvre jamais?

(Entrent, venus des quatre coins, successivement, Aurore, en bleu, Céphyse, en blanc, Zéphyr, en jaune, Cloris, de toutes les couleurs, Pomone, en rouge, Philomelle, en vert, Daphné, en or)